Le "Livre de la Grande paix" et son corpus : histoire et structure littéraires, idéologie

Grégoire Espesset

▶ **To cite this version:**

Grégoire Espesset. Le "Livre de la Grande paix" et son corpus : histoire et structure littéraires, idéologie. Annuaire de l'École pratique des hautes études. Section des sciences religieuses, 2010, 117, pp.39-47. 10.4000/asr.780 . halshs-00955446

HAL Id: halshs-00955446
https://shs.hal.science/halshs-00955446

Submitted on 6 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chaire : Histoire du taoïsme et des religions chinoises

Conférences de M. Grégoire Espesset
Attaché temporaire d'enseignement et de recherche[1]

Le *Livre de la Grande paix* et son corpus : Histoire et structure littéraires, idéologie

Le programme de cette première année du diptyque consacré au *Taiping jing* (*Livre de la Grande paix*) a consisté en une relecture critique et chronologique du corpus des sources primaires abordant l'histoire du texte. Une attention particulière a été portée au rapport diachronique entre la date (si elle est donnée) du fait relaté et celle (parfois problématique) de la source de la relation, d'une part, et d'autre part sur le rapport diachronique entre les sources. Une nouvelle histoire littéraire émerge, différente des constructions téléologiques antérieures et faisant la part des données et de leur interprétation.

Bien que le *Taiping jing* fasse aujourd'hui partie intégrante du corpus scripturaire du taoïsme, on doit à l'historiographie officielle son apparition dans l'histoire littéraire chinoise. Le *Hanshu* (*Histoire des Han*), achevé en 92 de notre ère, rapporte que, sous l'empereur Cheng (r. 32-7 av. n. è.) de la dynastie Han antérieure (206 av. n. è.-8 de n. è.), un certain Gan Zhongke, originaire des régions côtières orientales (province actuelle du Shandong), mourut incarcéré après avoir soumis au trône un « Livre de la Grande paix garant de la souveraineté [dynastique selon] le calendrier des officiels célestes, en 12 chapitres », inspiré par un émissaire divin mais taxé de « fabrication » par les autorités (*Hanshu*, LXXV, 3192)[2]. On ignore si, avant le trisyllabe traduit par « Livre de la Grande paix », la première partie de la phrase participe du même titre ; l'édition moderne distingue les deux titres consécutifs d'un almanach et d'un livre. Quelle que soit la lecture correcte, la fonction de la révélation était de restaurer la légitimité d'une dynastie ébranlée par une série de catastrophes naturelles, de présages néfastes et une crise de régime due notamment à l'absence d'héritier. Peu après cet événement, le régent, Wang Mang, prit le pouvoir et fonda l'éphémère dynastie Xin (9-23 de n. è.). Dans un discours, Wang Mang affirma que le livre soumis par Gan Zhongke avait été conservé au palais (*Hanshu*, XCIX, I, 4093-4094).

Un siècle après cette première mention, tandis que plusieurs régions de l'empire sombrent dans la guerre civile et que le pouvoir est aux mains d'une poignée de hauts personnages se disputant le contrôle d'un empereur fantoche, une source négligée revient sur cette affaire : le *Hanji* (*Chronique des Han*) de Xun Yue (148-209), compilé sur ordre impérial de 198 à 200. Il s'agit d'une

1. En remplacement de M. John Lagerwey, directeur d'études en délégation à l'étranger.
2. Les sources historiographiques citées renvoient aux éditions critiques publiées à Pékin par la Zhonghua shuju.

réorganisation chronologique des événements majeurs de la première dynastie Han, basée principalement sur le *Hanshu* et augmentée d'une glose édifiante. Au sujet de la révélation de la Grande paix, Xun Yue amalgame deux passages du *Hanshu* en un paragraphe à la fin duquel le trisyllabe *Taiping jing* seul désigne le texte en question (*Hanji*, XXVIII, 492). C'est la plus ancienne occurrence connue du titre trisyllabique dans un contexte dont la lecture, contrairement à la leçon du *Hanshu*, exclut toute ambiguïté. En l'espace d'un siècle s'est opérée une transition discursive au terme de laquelle le titre du *Livre de la Grande paix* s'impose sous la forme qui sera le plus souvent la sienne durant toute l'histoire littéraire chinoise.

Ce n'est que dans la seconde moitié du IIIe siècle que la révélation de la Grande paix fait son apparition dans la littérature taoïste. Cette première « récupération » de la révélation est le fait d'une communauté religieuse se réclamant elle-même de révélations intervenues au milieu du siècle précédent (142), l'Église du Maître céleste. Le *Dadao jia lingjie (Préceptes impérieux pour les adeptes de la Voie majeure*), opuscule rédigé peu après 255, mentionne non pas un écrit mais une « voie » de la Grande paix (*Taiping zhi dao*), c'est-à-dire un enseignement ou une doctrine. Cette « voie » aurait bien été révélée dans les régions orientales de la Chine, mais à la fin de la dernière dynastie royale, soit plus de deux siècles avant la date indiquée par l'histoire officielle ; son récipiendaire aurait été un certain Gan Ji, personnage attesté par ailleurs mais à l'historicité problématique[3]. Ce premier témoignage connu de la récupération de la révélation de la Grande paix par la théologie taoïste en pervertit l'historicité afin de l'insérer en tête d'une séquence chronologique des manifestations de la Voie (*Dadao jia lingjie*, dans *Zhengyi fawen Tianshi jiao jieke jing*, CT n° 789, 13a) [4].

Une source du début du IVe siècle témoigne de la pénétration *du Livre de la Grande paix* en Chine méridionale, un environnement culturel très différent de la Chine orientale. Vers 330, Ge Hong (283-343), érudit passionné de médecine, d'alchimie et de pratiques de longévité, arrêta la version définitive du *Baopu zi* (*Maître qui embrasse la simplicité*), témoignage précieux des traditions religieuses des régions situées au sud du Fleuve bleu, antérieurement à la pénétration de l'Église du Maître céleste et aux révélations taoïstes de la fin du IVe et du début du Ve siècle. Ge Hong y énumère environ deux cents ouvrages détenus à titre privé par son maître Zheng Yin. Cet inventaire inclut un « *Livre de la Grande paix*, en 50 chapitres », structure textuelle que nulle source ne recoupe (*Baopu zi neipian*, CT n° 1185, XIX, 4a). Au-delà des questions qu'elle suscite, l'occurrence prouve que le *Livre de la Grande paix* était connu en Chine du Sud dès le IIIe siècle, du vivant de Zheng Yin (décédé vers 302). Cette mention isolée dans l'œuvre de Ge Hong omet toute indication de paternité et d'origine géographique.

3. Voir S. Maeda, « Rikuchō jidai ni okeru Kan Kichi den no hensen », *Tōhō shūkyō* 65, Kyoto 1985, p. 44-62.

4. La numérotation précédée de l'abréviation CT renvoie à K. Schipper (éd.), *Concordance du Tao-tsang : Titres des ouvrages*, Paris 1975.

Dans le même ouvrage (XVII, 14a-22b), Ge Hong présente dix-huit « symboles » (*fu*) à usage talismanique couramment employés par ses contemporains pour se garantir des dangers spécifiques à l'environnement sauvage. L'un d'eux s'appelle « symbole de la Grande paix, de Li Er », en référence aux nom et prénom du philosophe Laozi dans la biographie qui lui est consacrée dans le *Shiji* (*Mémoires historiques*) de Sima Qian (145-86 av. n. è.) (*Shiji*, LXIII, 2139). L'enquête menée à travers onze siècles n'a pas permis d'établir l'existence d'un lien historique certain entre les divers « symboles de la Grande paix » collectés dans une demi-douzaine de sources taoïstes et les « signes redoublés » (*fuwen*) occupant quatre chapitres de la version canonique (CT n° 1101, CIV-CVII).

Dans son commentaire joint au *Sanguo zhi* (*Annales des Trois royaumes*) composé par Chen Shou (233-297) de 285 à 297, Pei Songzhi (372-451) cite le *Zhilin* (*Forêt des annales*), somme du lettré et astronome Yu Xi (281-356) aujourd'hui perdue. Cette citation rapporte la soumission au trône, du temps de l'empereur Shun (r. 126-144) de la dynastie Han postérieure (25-220), d'un second texte de la Grande paix : un « écrit divin » (*shenshu*) trouvé « sur l'eau d'une source » par un certain Yu Ji, « intitulé *Taiping qingling dao* (*Voie de la Grande paix aux titres bleu-vert*), et totalisant plus de cent chapitres » (*Sanguo zhi*, XLVI, 1110, commentaire). Comme dans l'opuscule de l'Église du Maître céleste, il s'agit d'une « voie » (*dao*), mais l'indication de découpage suivant immédiatement l'occurrence confirme que nous avons bien affaire au titre pentasyllabique d'un texte ; de fait, les mentions ultérieures de ce titre substitueront au mot « voie » des termes renvoyant sans ambiguïté à un matériau écrit. Quant au bénéficiaire de la nouvelle révélation, les graphies chinoises des patronymes Yu et Gan prêtant aisément à confusion, il est tentant de l'identifier au « Gan Ji » dont l'Église du Maître céleste avait fait le premier récipiendaire des révélations taoïstes. Or, il semble *a priori* impossible que ce Yu Ji actif au IIe siècle de notre ère soit le Gan Ji de la fin des Zhou, quatre siècles plus tôt : le *Zhilin* disqualifie l'hypothèse d'une longévité extraordinaire en précisant que, vers l'an 200, Yu Ji était âgé d'une centaine d'années. Pourtant, la littérature postérieure ne différenciera jamais vraiment les deux personnages.

Un recueil hagiographique datant peut-être du IVe siècle[5] et subsistant aujourd'hui à l'état de citations, le *Shenxian zhuan* (*Biographies des immortels divins*), aurait contenu la plus ancienne biographie connue de Yu Ji. Le thème de la révélation de la Grande paix s'y enrichit de motifs nouveaux, parmi lesquels la maladie incurable dont souffre Yu Ji et l'amplification scripturale réalisée par celui-ci, au terme de laquelle le matériau révélé (à l'origine « un écrit sur soie brute en deux chapitres ») aurait compté « 170 chapitres » (*Xianyuan bianzhu*,

5. Ge Hong revendique la paternité de ce recueil dont toutes les versions reçues furent reconstituées après la destruction des Canons taoïstes des dynasties Song (960-1279) et Jin (1115-1235) par le régime mongol, en 1281. Ces versions s'écartent de l'édition originale par le nombre de biographies et par l'identité de certains personnages, postérieurs à l'époque de Ge Hong. Voir B. Penny, « The Text and Authorship of *Shenxian zhuan* », *Journal of Oriental Studies*, vol. 34, n° 2, Hong Kong 1996, p. 165-209.

CT n° 596, II, 13b-14a)[6]. En dépit de l'incertitude quant à la datation de la source, il s'agit probablement de la plus ancienne mention de cette structure littéraire plutôt inhabituelle. L'expression « écrits divins en 170 chapitres » en référence à des écritures taoïstes – mais sans mention de titre – que l'on trouve dans le *Mouzi lihuo lun* (*Traité de maître Mou pour dissiper les doutes*), une apologie du bouddhisme partiellement contemporaine[7], fait sans doute écho à la popularité de l'adaptation hagiographique de la révélation de la Grande paix dans les milieux taoïstes (*Hongming ji*, T 52, n° 2102, I, 6a)[8].

À la fin du IVe siècle, deux séries de révélations scripturaires taoïstes concurrencent l'Église du Maître céleste et son corpus : celle de la Clarté supérieure (*Shangqing*), datée des années 364-370, et celle du Joyau sacré (*Lingbao*), vers 400[9]. L'un des textes originels du Joyau sacré, le *Taishang zhutian lingshu duming miaojing* (*Livre merveilleux du salut en écriture spirituelle des cieux du Très-Haut*), mentionne un « Taiping dao jing » (*Livre de la voie de la Grande paix*) parmi deux grands ensembles de textes destinés à la destruction lors de changements d'ère cosmique, un troisième ensemble seul – les « livres parfaits du Joyau sacré, écrits d'or en caractères de jade », qui existent « par eux-mêmes » – échappant au cataclysme (*Taishang zhutian lingshu duming miaojing*, CT n° 23, 14b-15a). Sur le plan discursif, la formule hybride « Taiping dao jing » mêle le titre trisyllabique déjà rencontré à la formule désignant la révélation (la « voie ») dont procède cet écrit (*Taiping zhi dao*).

Sur le plan sémantique, le tétrasyllabe peut autant être interprété comme désignant un corpus scripturaire qu'un texte unique, ambiguïté qui demeure dans les textes taoïstes et bouddhiques se référant à la cosmologie du *Taishang zhutian lingshu duming miaojing*, le plus souvent en la dénaturant[10]. En revanche, il désigne à coup sûr un texte dans le *Santian neijie jing* (*Livre de l'explication ésotérique des trois cieux*), manuel de propagande que l'Église méridionale du Maître céleste publia (après 421) en réaction au développement du bouddhisme et des révélations taoïstes du IVe siècle, et qui reprend à son compte la version

6. Traduction dans R. F. Campany, *To Live as Long as Heaven and Earth: A Translation and Study of Ge Hong's Traditions of Divine Transcendents*, Berkeley 2002, p. 301-303.
7. Pour la datation de cette source composite, voir P. Pelliot, « Meou-tseu ou les doutes levés : Traduit et annoté », *T'oung Pao* 19, Leyde 1920, p. 255-433 ; E. Zürcher, *The Buddhist Conquest of China: The Spread and Adaptation of Buddhism in Early China*, Leyde 1959, p. 13-15.
8. L'abréviation T et la numérotation renvoient à l'édition critique du Canon bouddhique chinois, J. Takakusu et K. Watanabe (éd.), *Taishō shinshū Daizōkyō*, Tokyo 1924-1935.
9. Voir I. Robinet, *La Révélation du Shangqing dans l'histoire du taoïsme*, Paris 1984 ; S. Bokenkamp, « Sources of the Ling-pao Scriptures », dans M. Strickmann (éd.), *Tantric and Taoist Studies in Honour of R. A. Stein* 2, Bruxelles 1983, p. 434-486.
10. Sources bouddhiques consultées : *Xiaodao lun* (570), dans *Guang Hongming ji*, T 52, n° 2103, IX, 150b ; *Bianzheng lun* (633), T 52, n° 2110, VIII, 543a ; sources taoïstes : *Wushang biyao* (après 577), CT n° 1138, XXXI, 5b-6b ; *Taishang yisheng haikong zhizang jing* (début des Tang), CT n° 9, VI, 22a ; *Yiqie daojing yinyi : Miaomen youqi* (712 ou 713), CT n° 1123, 30b.

hagiographique de la révélation de la Grande paix. L'agent de la révélation est ici, pour la première fois, le « Très-Haut » (*Taishang*, le philosophe Laozi divinisé), son récipiendaire se nomme Gan Ji (comme dans le *Dadao jia lingjie* deux siècles plus tôt) et son objet, « Taiping dao jing » (*Santian neijie jing*, CT n° 1205, I, 4b). L'occurrence semble indiquer que nous avons affaire à un texte désigné par une simple variante du titre trisyllabique.

Le *Hou Han shu* (*Histoire des Han postérieurs*), achevé en 445[11], appartient au corpus des histoires dynastiques officielles. Parmi ses emprunts aux sources historiographiques antérieures figure l'événement que rapportait le *Zhilin* de Yu Xi – cité dans le commentaire du *Sanguo zhi* –, avec quelques variantes notables. D'abord, le patronyme du récipiendaire de la révélation est désormais « Gan », exactement comme dans la source taoïste du IIIe siècle. Ensuite, le titre pentasyllabique du texte révélé est « Taiping qingling shu » (*Écrit des instructions claires de la Grande paix*) : *qing* (« bleu-vert ») est devenu *qing* (« clair »), deux homophones partageant un élément graphique, et *dao* (« voie ») est devenu *shu* (un « écrit »). Enfin, comme dans l'hagiographie taoïste à partir du IVe ou Ve siècle, ce livre révélé compte « 170 chapitres » (*Hou Han shu*, XXX, II, 1084)[12]. Au milieu du Ve siècle s'opère ainsi une assimilation volontaire – une confusion ? – entre deux livres révélés auxquels renvoyaient séparément le titre trisyllabique primitif (*Taiping jing*) et le titre pentasyllabique postérieur (*Taiping qingling dao/shu*). Cette fusion sera devenue définitive au siècle suivant.

Recueil de textes de l'Église du Maître céleste produits durant la période de division, le *Taishang Lao jun jinglü* (*Règles canoniques du très haut seigneur Lao*) contient une « préface » (*xu*) à une liste de 180 préceptes, texte composite dont les premières phrases relèveraient d'une interpolation tardive (VIe s.)[13]. Reprenant les sources antérieures de l'Église, cette préface s'ouvre sur la révélation par « le seigneur Lao » (Laozi divinisé) de la voie de la Grande paix à la fin de la dynastie des Zhou, mais date plus précisément les faits de l'époque du dernier souverain, le roi Nan (r. 314-256 av. n. è.). Conformément

11. Sauf les monographies finales ; voir B. J. Mansvelt Beck, *The Treatises of Later Han: Their Author, Sources, Contents and Place in Chinese Historiography*, Leyde 1990.

12. En outre, le *Hou Han shu* (XXX, II, 1080-1081) retranscrit deux mémoires que Xiang Kai, un érudit alarmé par l'accumulation des présages néfastes, aurait soumis au trône en 166, et qui mentionnent un « écrit divin », sans en préciser le titre ni le nombre de chapitres, et sans le rattacher au thème de la Grande paix. Le *Hou Han shu* fournit ainsi, trois siècles après les faits, l'une des sources probables du *Zhilin* de Yu Xi, alors que le *Hou Han ji* (*Chronique des Han postérieurs*) de Yuan Hong (328-376), source historique documentant la même période mais antérieure au *Hou Han shu*, ne contient aucune allusion à la révélation.

13. Voir H.-H. Schmidt, « Die Hundertachtzig Vorschriften von Lao-chün », dans G. Naundorf, K.-H. Pohl et H.-H. Schmidt (éd.), *Religion und Philosophie in Ostasien. Festschrift für Hans Steininger zum 65. Geburtstag*, Würzburg 1985, p. 149-159 ; B. Hendrischke et B. Penny, « *The 180 Precepts Spoken by Lord Lao*: A Translation and Textual Study », *Taoist Resources*, vol. 6, n° 2, Bloomington 1996, p. 17-29 ; S. Maeda, *Shoki dōkyō kyōten no keisei*, Tokyo 2004, p. 74-77.

au texte décrit depuis le IVe ou Ve siècle, le *Livre de la Grande paix* transmis par Gan Ji suite à la révélation aurait compté 170 chapitres (*Lao jun shuo yibai bashi jie bing xu*, dans *Taishang Lao jun jinglü*, CT n° 786, 2a-b). Les sources taoïstes contemporaines et ultérieures citent l'ouverture de cette préface, comme en témoignent des manuscrits de Dunhuang copiés aux VIe et VIIIe siècles (MSS. 4226, London, British Library, col. 36-40 ; MSS P. ch. 4731/P. ch. 4562, Paris, Bibliothèque nationale, col. 1-6). Ces citations sont fidèles à la leçon la plus ancienne. Par contre, deux sources canoniques des VIIe et XIe siècles délocalisent la révélation en interpolant dans la citation deux toponymes (Shu, Linqiong) qui renvoient explicitement à la région de l'actuelle ville de Chengdu (province du Sichuan), berceau de l'Église du Maître céleste (*Daojiao yishu*, CT n° 1129, II, 9b ; *Yunji qiqian*, CT n° 1032, VI, 16a ; XXXIX, 1a). Ce nouvel aménagement hagiographique des données historiques n'est attesté nulle part ailleurs.

La révélation de la Grande paix est également intégrée dans la version tardive de la théorie de la « conversion des barbares » (*huahu*), selon laquelle le Bouddha ne serait qu'un avatar de Laozi et le bouddhisme, une variante du taoïsme destinée aux « barbares » de l'Inde. Le *Huahu jing* (*Livre de la conversion des barbares*), transcription apocryphe de la légende, plusieurs fois interdite, ne survit plus qu'à l'état de citations. L'une d'elles, dans le *Sandong zhunang* (*Sac de perles des Trois grottes* [des œuvres taoïstes]), encyclopédie taoïste datant des environs de 680[14], énumère les transformations successives de Laozi de l'âge des souverains mythiques jusqu'à la dynastie Zhou. La fresque s'achève à l'époque du roi You (r. 781-771 av. n. è.) ou peu après, quand le philosophe en personne aurait composé le *Livre de la Grande paix* (*Sandong zhunang*, CT n° 1139, ch. 9, p. 7b). Gan Ji et les autres personnages généralement associés à la révélation sont ignorés.

Mais l'enquête se complique avec la mention d'un troisième livre révélé de la Grande paix, évoqué dans une citation d'un texte aujourd'hui perdu, le *Zhengyi jing* (*Livre de l'Unité orthodoxe*), que l'Église du Maître céleste fait remonter aux révélations fondatrices du IIe siècle mais qui daterait au plus tôt de la fin du Ve siècle[15]. Le *Zhengyi jing* constitue l'une des sources du *Xuanmen dayi* (*Signification majeure de l'école mystérieuse*), traité dont la version canonique actuelle est lacunaire, mais que l'on date avec assurance de la période de la dynastie Sui (581-618)[16]. Le *Xuanmen dayi* servit de matériau de base au *Daojiao yishu* (*Points [essentiels] de la signification de la doctrine taoïste*), compilé vers 699, dont le second chapitre mentionne d'abord un *Taiping jing* « en 170 chapitres » révélé à Gan Ji à la fin de la dynastie royale des Zhou – le produit de la fusion des deux livres que nous connaissons – puis, faisant fond

14. Voir F. Reiter, « Das Selbstverständnis des Taoismus zur frühen T'ang-Zeit in der Darstellung Wang Hsüan-ho's », *Saeculum*, vol. 33, n° 3-4, Fribourg 1982, p. 240-257.
15. Voir N. Ōfuchi, *Dōkyō to sono kyōten : Dōkyōshi no kenkyū*, Tokyo 1997, p. 46-47 ; M. Kobayashi, *Chūgoku no dōkyō*, Tokyo 1998, p. 98-101.
16. Voir la notice de T. H. Barrett dans F. Pregadio (éd.), *The Encyclopedia of Taoism*, London-New York 2008, p. 1134-1135.

sur le *Zhengyi jing*, un « *Taiping donji zhi jing* (*Livre de la Grande paix à la pénétration culminante*) en 144 chapitres », qui aurait figuré parmi les révélations originelles de l'Église du Maître céleste au IIe siècle (*Daojiao yishu*, CT n° 1129, II, 9b). On retrouve ces citations du *Zhengyi jing* dans le *Yunji qiqian* (*Sept étiquettes d'étuis à livres des nuées*), anthologie du canon taoïste achevée vers 1025 et dont le sixième chapitre s'inspire largement du second chapitre du *Daojiao yishu*. La leçon du XIe siècle ne se distingue de celle du VIIe siècle que par quelques variantes, la plus importante étant l'affirmation que la version en 144 chapitres « est aujourd'hui perdue, probablement dans sa quasi-intégralité » (*Yunji qiqian*, CT n° 1032, VI, 15b-16a).

Nous aurions donc affaire à deux traditions séparées de la Grande paix, toutes deux se réclamant d'une révélation taoïste mais promouvant deux ouvrages aux titres distincts, de structures textuelles différentes et ayant coexisté durant quelques siècles. S'il est permis de douter de l'historicité d'une version propre au corpus scripturaire de l'Église taoïste – une version dont ni le titre ni la longueur ne peuvent être recoupés et que seule mentionne une citation d'une source perdue –, en revanche, la circulation d'un *Taiping jing* correspondant à la description donnée par l'hagiographie taoïste est attestée par le manuscrit Stein 4226 de Dunhuang. Ce document, copié à la fin du VIe siècle[17], contient la table des matières d'un *Taiping jing* monumental divisé en « dix parties (*bu*) », 170 chapitres et 366 sous-chapitres (MS S. 4226, London, British Library, col. 62-294). L'essai historiographique précédant cette table offre une première synthèse des traditions antérieures de la révélation de la Grande paix, complétée de citations du texte (col. 1-61). Le manuscrit se referme sur quatre citations de sources dont trois, identifiées, relèvent du corpus de la Clarté supérieure (col. 295-346)[18].

Vers la même époque, Ma Shu (522-581) compile son *Daoxue zhuan* (*Biographies de ceux qui ont étudié la Voie*), recueil hagiographique désormais perdu mais dont une centaine de notices subsistent, parfois intégralement, à l'état de citations. L'une d'elles concerne Huan Kai ou Fakai, disciple du célèbre Tao Hongjing (456-536), l'éditeur du corpus de révélations de la Clarté supérieure et fondateur effectif du courant éponyme. Selon cette notice, Huan aurait découvert dans un lieu au nom mythique (le mont Kunlun), durant le premier tiers du VIe siècle, « trois parties (*bu*) » du *Livre de la Grande paix*. Son maître les ayant authentifiées, Huan aurait décidé de les apporter à la capitale. Soudain souffrant, il aurait renoncé à ce projet sur les conseils de son maître et ne se serait rétabli qu'après avoir rapporté le document à son emplacement initial (*Sandong zhunang*, CT n° 1139, I, 17a ; *Taiping yulan*, DCLXVI, 4a). Ce récit d'un échec individuel est aussi celui de la récupération du *Livre de la Grande paix* et de sa tradition

17. Voir L. Giles, *Descriptive Catalogue of the Chinese Manuscripts from Tunhuang in the British Museum*, Londres 1957, p. 219, notice n° 6829.

18. Analyse et traduction intégrale de G. Espesset, « Le manuscrit Stein 4226 *Taiping bu juan di er* dans l'histoire du taoïsme médiéval », dans J.-P. Drège et O. Venture (éd.), *Études de Dunhuang et Turfan*, Genève 2007, p. 189-256.

par le courant de la Clarté supérieure. Nulle source ne confirme l'expertise à laquelle Tao aurait procédé, mais il est clair que toute version alternative du livre révélé était désormais frappée d'inauthenticité. À cet égard, il est tentant d'interpréter la brève carrière du *Taiping dongji zhi jing* tardivement assimilé au corpus fondateur de l'Église du Maître céleste comme l'échec de la tentative de récupération de la tradition de la Grande paix orchestrée par l'Église depuis le IIIe siècle.

Le dénouement du narratif de Huan Kai traduit aussi le défaut de vertu du souverain d'alors, l'empereur Wu des Liang (r. 502-548), taoïste converti au bouddhisme peu après le début de son règne. Le second acte de la « redécouverte » du *Taiping jing* sera à la gloire d'un défenseur du taoïsme, l'empereur Xuan des Chen (r. 569-582), qui aurait envoyé un taoïste du courant de la Clarté supérieure, Zhou Zhixiang, vers le mont Haiyu (ancien nom du mont Yu dans le Jiangsu actuel) où une rumeur persistante localisait un exemplaire du *Taiping jing*. Au terme d'une quête épique, Zhou aurait rapporté le document à l'empereur, qui l'aurait confié à une institution taoïste de la capitale où Zhou aurait ensuite délivré des sermons. Le texte aurait prospéré et le pays aurait connu la Grande paix. Le récit fait allusion à un nombre indéterminé de tentatives infructueuses au cours des dynasties Song (420-479) et Liang (502-557), mais Huan Kai n'est pas nommément évoqué (*Daojiao yishu*, CT n° 1129, II, 10a-b ; *Yunji qiqian*, CT n° 1032, VI, 16a-b).

Bien que sa source ne soit pas indiquée, ce second récit, qui emploie un toponyme propre à la période des dynasties méridionales (420-589), montre comment les idéologues de la Clarté supérieure s'accommodèrent de l'Histoire pour historiciser le mythe de leur redécouverte de l'authentique *Taiping jing*. Cette historicisation atteindra sa forme finale avec le *Taiping jing fuwen xu* (*Préface aux signes redoublés du Livre de la Grande paix*), panorama « historique » de la révélation joint en annexe à la version canonique du texte et qui pourrait dater de la fin de la dynastie Sui ou du début de la dynastie Tang (618-907)[19]. Selon cette annexe, le panthéon de la Clarté supérieure généra un « texte de base » (*benwen*) de la Grande paix en une écriture divine illisible au commun des mortels, les « signes redoublés » (*fuwen*). Puis Gan Ji développa à partir de ce noyau scripturaire un *Livre de la Grande paix* en écriture ordinaire comptant 170 chapitres et 366 sous-chapitres dont 4 de « signes redoublés » – précisément la morphologie du *Taiping jing* de la fin de la période des Six dynasties d'après le manuscrit Stein 4226. L'absence, dans cette annexe, d'allusion à Laozi et aux révélations fondatrices de l'Église du Maître céleste confirme la disqualification de la récupération ecclésiastique de la révélation de la Grande paix.

Selon le commentaire au *Hou Han shu* du prince impérial Li Xian (653-684) et de ses collaborateurs, composé entre 675 et 680, le « livre divin » mentionné

19. La réunification impériale est le dernier événement historique auquel l'annexe fait allusion explicitement, et la 29e année du cycle sexagésimal qu'elle mentionne pourrait désigner l'an 632 ; voir J. Ren et Z. Zhong (éd), *Daozang tiyao*, Pékin 2005³, p. 520, notice n° 1092.

par Xiang Kai dans ses deux mémoires de 166 serait « l'actuel *Taiping jing* des taoïstes » en 170 chapitres (*Hou Han shu*, XXX, II, 1080, commentaire). Cette formulation, dans une source officielle, de l'identité absolue de l'écrit révélé des Han et de l'ouvrage taoïste des Tang évacue définitivement toute incertitude, mais trahit une histoire littéraire complexe au profit d'une simplification destinée à perdurer. Au sommet de sa gloire textuelle, le *Taiping jing* est mentionné et, surtout, cité en abondance dans les sources des VII^e^ et VIII^e^ siècles. Seuls les polémistes bouddhistes doutent de l'authenticité de l'ouvrage alors en circulation, qu'ils rangent au nombre des falsifications et plagiats dont ils accusent les taoïstes (*Fayuan zhulin*, T 53, n° 2122, LV, 703b ; *Zhenzheng lun*, T 52, n° 2112, 569c). Au-delà des stratégies rhétoriques de deux groupes sociaux concurrents, l'accusation prouve qu'une partie au moins de l'intelligentsia chinoise contemporaine ne prenait pas pour argent comptant l'histoire de la redécouverte miraculeuse du livre révélé.

Pour conclure, l'examen des sources a confirmé que l'association tardive du *Livre de la Grande paix* à l'ermite taoïste Chu Boyu (394-479) ne fut imaginée que pour expliquer rétrospectivement le nom d'un établissement religieux fondé en l'honneur de ce personnage vers la fin de sa vie, le Monastère de la Grande paix (*Taiping guan*). Or, le nom du monastère dériverait d'un toponyme, *Taiping shan*, le « Mont Taiping » où fut érigé le monastère[20]. Les versions de la biographie officielle de Chu Boyu dans l'historiographie du V^e^ au VII^e^ siècle ignorent le livre révélé (*Songshu*, XCIII, 2296 ; *Nan Qi shu*, LIV, 926-927 ; *Nanshi*, LXV, 1873-1874) : c'est l'amplification hagiographique de la biographie à la fin du VII^e^ siècle qui seule l'interpole (*Shangqing dao leishi xiang*, CT n° 1132, I, 11b-12a). Quant au monastère, son existence est confirmée par une monographie locale dont la préface porte la date de 1163, le *Nanyue zongsheng ji* (*Recueil général des sites remarquables du Pic sacré du Sud*). Selon cette source, l'édifice taoïste était « à l'abandon depuis longtemps » au XII^e^ siècle, tout comme la bonzerie qui se trouvait jadis dans son voisinage (CT n° 606, 25b). L'édition bouddhique de cette monographie recoupe cette information (T 51, n° 2097, II, 1078c).

20. Voir J. Qin, « Chu Boyu yu *Taiping jing* », *Zongjiao xue yanjiu* 66, Chengdu 2005, p. 15-19.